

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 18

Rubrik: Les films

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'enfer du patriarcat



Femmes iraniennes confrontées à l'exclusion

« Le cercle » de Jafar Panahi

Lion d'or incontesté du dernier Festival de Venise, « Le cercle » est peut-être le film le plus ouvertement politique qui nous soit jamais parvenu d'Iran. Jusqu'ici premier de classe un peu trop lisse, Jafar Panahi s'est surpassé avec ce troisième film qui élargit la question de la condition de la femme à la société iranienne toute entière.

Par Norbert Creutz

Le cinéma iranien ne se donne pas d'emblée au regard novice. De sa pauvreté de moyens et de son étroite surveillance, il a fini par faire ses alliées, en travaillant comme peu d'autres l'idée même de mise en scène. Pas que tous les cinéastes en soient devenus géniaux et que toutes leurs histoires d'enfants, néo-néoréalistes, allégoriques ou réflexives soient forcément passionnantes. Loin de là. D'où un possible agacement à voir le moindre de ses représentants truster les prix des festivals internationaux. Dans le cas de Jafar Panahi, dont le parcours est exemplaire (Caméra d'or à Cannes pour « Le ballon blanc », Léopard d'or à Locarno pour « Le miroir » et maintenant Lion d'or à Venise), le pari sur l'avenir s'est toutefois avéré payant.

Voici en effet, à 40 ans, un jeune cinéaste qui semble prêt à saisir chaque nouvelle parcelle de liberté lâchée par le gouvernement Khatami, grâce à l'intelligence d'un style forgé au contact d'Abbas Kiarostami, dont il fut l'assistant. Film courageux, très critique sur le sort que la société iranienne fait aux femmes, « Le cercle » a eu, depuis sa conception jusqu'à l'après-prix vénitien, maille à partir avec la censure. Comme il est pratiquement inattaquable (que couper quand tout n'est que suggéré?), sa sortie a été différée. Mais il existe et finira bien par

rencontrer son public malgré les barbus. A nous de le saluer comme il le mérite en attendant.

La ronde des prisonnières

Le titre renvoie d'abord à une structure. Un peu comme « La ronde » de Schnitzler et Ophüls, le film laisse ses personnages se passer le relais jusqu'à ce qu'une boucle soit bouclée: ici, quelques femmes remises en liberté provisoire (on ne le devine pas tout de suite), qui rêvent d'échapper un moment à la surveillance pour prendre le large ou régler un problème. Pas de « Big Brother » en vue, et pourtant on a de plus en plus l'impression que c'est impossible. Chacune, dans des situations très concrètes, bute contre un mur. On ne saura jamais pour quelle raison elles se sont retrouvées en prison, mais peu importe: leur crime semble avant tout d'être des femmes dans une société conçue par et pour les hommes.

De manière frappante, tout commence ainsi par un accouchement dans une maternité qui vire de la joie à la catastrophe: c'est une fille! La grand-mère s'enfuit pour ne pas avoir à affronter la colère des beaux-parents. C'est dans la rue que la caméra saisit au vol les « évadées ». Nargess rêve de rentrer dans son village et sa famille. Comment se procurer l'argent pour payer le bus? Arezou, plus âgée, ne voit qu'une solution et se dévoue, bien qu'elle-même ne

croie plus au village. Son amie Pari, elle, cherche à se faire avorter, le père de son enfant ayant été exécuté. Mais même une ancienne codétenue qui travaille à l'hôpital n'ose l'aider: elle a trop à perdre. Pari croise ensuite une femme qui tente d'abandonner son enfant devant un hôtel. Au moment de s'éloigner, celle-ci se voit offrir de monter dans une voiture... dont le conducteur s'avère être un agent de la brigade des mœurs. Pour finir, à la fin de la journée, c'est une prostituée qui fermera le cercle.

Un film kafkaïen

A y regarder de plus près, on s'aperçoit que chaque femme n'était au fond qu'un double de la précédente, lestée d'un peu plus d'expérience, la prostituée étant un peu la somme de toutes et la première qui ne cherche plus à s'échapper. Toute leur vie, ces femmes resteront en prison, car les barreaux de la tradition, des préjugés et de la peur sont encore trop solides. Ce beau projet théorique, le cinéaste a su le rendre terriblement vivant. Avec sa caméra portée qui ne lâche pas ses personnages d'une semelle, Panahi donne à son film des airs de cinéma-vérité qui masque presque son projet kafkaïen. Jamais la superstructure n'est voyante comme chez Angelopoulos (autre grand amateur de cercles), le dispositif envahissant comme chez Makhmalbaf. C'est dans cet alliage délicat entre un style quasi documentaire et un projet *a priori* cérébral que réside toute la force de ce film. ■

Titre original « Dayereh ». **Réalisation** Jafar Panahi. **Scénario** Kambozia Partovi, J. Panahi. **Image** Bahram Badakhshani. **Son** Mehdi Dejbodi. **Montage** J. Panahi. **Décors** Iraj Raminfar. **Interprétation** Maryiam Palvin Almani, Nargess Mamizadeh, Fereshteh Sadr Orfani, Elham Saboktakin... **Production** Jafar Panahi Film Productions Mikado - Lumière & Co. **Distribution** (2000, Iran / Italie). **Durée** 1 h 30. **Sortie** 7 février.

Découverte de gestes
moins «virils» pour
Nick (Mel Gibson)

La guerre des sexes n'aura pas lieu

«Ce que veulent les femmes»
de Nancy Meyers

Mel Gibson est-il donc homosexuel ? Mais non, il a seulement laissé tomber son sèche-cheveux dans la baignoire. Voilà pourquoi il se sent tellement à l'aise avec la sensibilité féminine dans cette comédie romantique.

Par Vinzenz Hediger

Ce que des centaines de milliers (pour ne pas dire des millions) de *gays* désiraient secrètement entendre au début des années 80 est devenu réalité : «Je suis homosexuel», déclare en tout liberté Mel Gibson, leur (ancienne) idole. Une révélation ? Pas tout à fait. La phrase a été prononcée dans une scène de son dernier film, «Ce que veulent les femmes», et non lors d'une interview accordée à la télé ou à la presse. Et encore, ce bon père de famille (il a sept enfants) au *look* conservateur, ne joue même pas le rôle d'un homosexuel. Il ne prononce cette phrase que pour se tirer d'une situation périlleuse. Mais il la dit quand même ! Ce mauvais pas, Nick Marshall – le personnage incarné par Gibson – le doit à un sèche-cheveux tombé dans la baignoire. Nick est le mâle dominant d'une agence de pub de Chicago, qui attend impatiemment sa promotion au poste de directeur.

Mais l'époque n'est plus au vieux macho de son acabit et, un beau matin, Nick voit s'installer dans le bureau qu'il

convoite tant une attirante jeune femme, Darcy Maguire (Helen Hunt). Celle-ci ordonne aussitôt à ses nouveaux subordonnés de développer un concept publicitaire pour une ligne de produits destinés aux femmes. Désireux de bien faire, Nick teste un sèche-cheveux dans sa salle de bain – l'homme n'a-t-il pas besoin de se mettre dans la peau de sa clientèle féminine ? – mais tombe dans la baignoire, l'appareil à la main. Il échappe de peu à l'électrocution, mais devient une autre personne. Ou, pour mieux dire, un autre homme. Il devine mieux maintenant les pensées des femmes. Il va se servir impudemment de cette arme pour jouer des mauvais tours à sa cheffe et concurrente – sans en retirer cependant le moindre plaisir, car Darcy est la première femme dont il tombe vraiment amoureux.

Inversion des rôles

«Ce que veulent les femmes» est une pièce maîtresse dans l'art délibéré de faire du cinéma grand public. De nombreuses bonnes idées d'histoires commencent par la formule «Sans blague, toi aussi, tu pourrais faire xxx?» (introduire ici une aptitude qui fait voir le monde et la vie sous un angle différent, tout en aidant à surmonter un problème familial). C'est ainsi que fonctionnent toutes les histoires de super-héros et «Ce que veulent les femmes» n'échappe pas à la règle. Mais le film exploite encore un autre rêve,

la plupart du temps sous-jacent dans le cinéma, quoique ce dernier en reste le véhicule privilégié : le rêve de se métamorphoser en une personne de l'autre sexe. Ce motif éclate au grand jour à la fin du film lorsque Helen Hunt et Mel Gibson interprètent le scénario du noble chevalier et de la gracieuse servante en inversant le rôle des sexes.

Par ailleurs, le deuxième film de l'ancienne productrice Nancy Meyers fait appel au *glamour* des grandes stars. Helen Hunt démontre que son parcours d'actrice de télévision est définitivement révolu, alors que Mel Gibson, qui amorce un tournant de sa carrière en jouant pour la première fois dans une comédie romantique, ne boude pas le plaisir de tourner en dérision son image de macho. L'histoire du film – la métamorphose du «vrai mâle» en fin connaisseur de l'âme féminine – pourrait résumer, à elle seule, les dernières étapes de sa carrière. Pour savoir maintenant s'il parviendra à rétablir le contact avec le milieu *gay* – savoir même si c'est ce qu'il cherche – il faut attendre ses prochains films.

Titre original «What Women Want». **Réalisation** Nancy Meyers. **Scénario** Josh Goldsmith, Cathy Yuspa. **Image** Dean Cundey. **Musique** Alan Silvestri. **Montage** Thomas J. Nordberg, Stephen A. Rotter. **Décor** Gae S. Buckley. **Interprétation** Mel Gibson, Helen Hunt, Marisa Tomei, Alan Alda... **Production** Wind Dancer Films; Susan Cartsonis, Gina Matthews, Bruce Davey. **Distribution** Ascote Elite Film (2000, USA). **Durée** 2 h 06. **En salles** 14 février.

Mel le macho et les femmes

Mel Gibson en corset et talons aiguilles? Pas de panique! «Ce que veulent les femmes» n'est pas une histoire de travestis, mais la tentative d'un macho bien établi de passer maître d'un nouveau genre.

Par Marlène von Arx

Il y a maintenant deux ans, la star hollywoodienne, interviewée à l'occasion de la promotion de son dernier film d'action, «Payback», se laissait aller à cette confidence: «Je n'aime pas particulièrement les comédies romantiques. Je ne me vois pas dans ce genre de rôles. C'est sûr, «Nuits blanches à Seattle» («Sleepless in Seattle») n'était pas mauvais, mais j'aurais totalement ruiné le film. Pensez donc! Je suis à Seattle et je n'arrive pas à dormir – j'aurais tôt fait d'asséner un coup de hache en plein dans la tronche d'un type!».

En effet, jusqu'à présent, l'humour un brin soudard de Mel Gibson était plutôt l'ennemi naturel du romantisme trop sérieux. Ses scènes d'amour dans les films d'action et les *thrillers* tenaient plus de l'exercice de style imposé que de l'anthologie. Que s'est-il donc passé? Et bien, entre temps, Mel le macho semble avoir dépassé son aversion et débute l'année avec une comédie romantique, «Ce que veulent les femmes» de Nancy Meyers. Le titre, à lui seul, en dit long sur l'origine du revirement: Mel Gibson donne enfin à ses fans de sexe féminin – qui sont légions, bien sûr! – ce qu'elles veulent: un film où l'éclat de ses yeux prime sur la force de ses poings, un film où il serre l'héroïne dans ses bras – en cessant enfin de courir comme un dératé derrière une voiture en la mitraillant.

Patriarche généreux

Dans la bouche du converti, ça donne aujourd'hui ceci: «La comédie romantique est un genre très exigeant, on le sous-estime trop souvent. Longtemps, ça m'a effrayé, mais, à la fin, je me suis laissé séduire par l'enthousiasme de Nancy Meyers. Elle voulait étudier à fond la dynamique des sexes». Et Nancy Meyers, à son tour, de se dire ravie que le dernier «vrai mâle» du cinéma moderne ait choisi son film pour forcer les portes du genre: «En voyant Mel, on ne pense pas forcément à un homme qui sort d'un cours de sensibilisation par l'émotion. Il convenait à merveille pour ce rôle».

Cet Américain de naissance, qui a passé son adolescence en Australie, n'est pas chauvin, comme certains aspects de sa filmographie pourraient le laisser supposer (la série des «Mad Max», ou des «Arme fatale / Lethal Weapon»). Et à en croire ce catholique éduqué dans un collège pour jeunes gens dirigé par des frères, il était plutôt du genre tire-au-flanc.

Dans les années 90, Gibson a créé la surprise avec des comédies d'action et des *thrillers* («Maverick», «Conspiracy Theory»), des rôles dramatiques comme «Hamlet», ses débuts en tant que réalisateur («Man without a Face», suivi du tour de force «Braveheart» récompensé par deux Oscars), ou encore avec sa collaboration inattendue avec Wim Wenders dans «The Million Dollar Hotel». A vrai dire, il aurait confié à la presse australienne qu'il avait trouvé «The Million Dollar Hotel» un peu ennuyeux: «Je regrette d'avoir dit ça, car de nombreuses personnes, à commencer par moi, ont travaillé très dur pour ce film», s'excuse Gibson qui – selon ses propres dires – n'est plus toujours maître de lui-même après six millions d'interviews.

Sa propre ligne de sous-vêtements

Dans l'immédiat, il aimerait bien mettre en scène «Hamlet», avec Robert Downey Jr. dans le rôle principal. Mais les récents problèmes de Downey avec la justice américaine (il a de nouveau été arrêté en novembre pour une affaire de drogue) pourraient l'obliger à mettre en veilleuse ce projet. En guise d'alternati-

FILM
Revue suisse de cinéma

dimanche.ch

ASCOT ELITE
Entertainment Group

présentent

en avant-première

Ce que veulent les femmes

(What women want)



Un film de Nancy Meyers
Avec Mel Gibson, Helen Hunt, Bette Midler

**Dimanche 11 février
à 11 heures**

**A Fribourg au Cinéma Rex
A Genève au Cinéma City
A Lausanne aux Galeries du Cinéma**

Appelez-nous avant le mardi 7 février (24h/24h,
samedi et dimanche compris) au 0901 566 901

(Fr. 1.49 min.) pour commander vos places.

Nous vous enverrons les billets gratuits à domicile.

89.4
Fribourg

90.2
Genève

RADIO
Fribournoise
Lausanne

tive, l'acteur, qui pèse 40 millions de francs, songe à jouer dans le premier film de Randall Wallace (scénariste de «Braveheart»), tout ceci avant une éventuelle grève des acteurs en juin.

Et si ça ne marche pas, Gibson a une autre idée: «Je pourrais créer ma propre ligne de sous-vêtements – avec des *tops* renforcés et une troisième jambe!» A la question de savoir si les femmes veulent vraiment voir les hommes en bas et porte-jarretelles, la star, connue pour son sens de l'humour corsé, répond: «Non, elles veulent des hommes avec plus d'endurance» avant de renvoyer la balle avec «Ce que veulent les femmes». «Elles veulent qu'on les écoute, qu'on leur demande de temps en temps si tout va bien». Ah! Ah! Et que veulent les hommes? «La même chose que les femmes...» répond le spécialiste Gibson, «... être heureux et comblés».



Le lieutenant Molto (Roberto Bestazzoni) et le soldat Mathey (Lambert Bastar)

Full Metal Raclette

« Neutre » de Xavier Ruiz

Avec pour toile de fond nos verts pâtures, Xavier Ruiz raconte une histoire d'hommes plongés au cœur de l'armée suisse. Entièrement tourné avec une caméra numérique, ce premier long métrage démontre une réelle volonté de mise en scène, malgré un budget plus que minime.

Par Selim Atakurt

Xavier Ruiz aurait pu adopter le parti pris de faire un film spécifiquement sur l'armée. Il a préféré dépeindre un microcosme humain symptomatique de la société actuelle. Pour cela, il utilise le cadre militaire comme une sorte de révélateur d'âmes. En effet, les personnages, poussés dans des situations extrêmes, se dévoilent et montrent ainsi leurs véritables caractères. « Neutre » relate le conflit entre une petite section de soldats et son lieutenant. Le groupe, perdu de l'autre côté de la frontière, va être confronté à un cruel dilemme qui conduira les hommes dans leurs derniers retranchements.

Sur nos monts...

Bien que le propos ne soit pas le même, le traitement de « Neutre » rappelle celui de « La haine » de Kassovitz (1995). Les jeunes délinquants sont remplacés par une unité de soldats et l'autorité policière revêt les traits d'un lieutenant. L'errance désœuvrée sur le bitume parisien emprunte ici les chemins bucoliques de nos belles contrées. Le ton

tragi-comique, les dialogues finement ciselés, le dénouement « choc » renforcent encore cette filiation.

Malgré la particularité des cités franciliennes, Kassovitz a su donner un aspect exotique à son brûlot, le rendant « exportable ». *A contrario*, le patriotisme minimaliste et la neutralité propres à la Suisse et son armée risquent de confiner le travail de Ruiz dans un rôle d'exclusivité strictement helvétique. En effet, il est peu probable, à titre d'exemple, qu'une scène comme celle où la troupe prend l'hymne national à la légère fasse rire sous la majorité des autres latitudes, moins désinvoltes avec le drapeau. La simplicité de la trame et les liens qui unissent les individus ne suffisent pas à occulter un certain manque d'universalité.

« Guérilla film »

Bien qu'il soit tourné en caméra numérique avec un budget modeste (75 000 francs), « Neutre » est loin des préceptes « Dogma ». Dans ce cas, le support vidéo offre un allégement des contraintes budgétaires et non un choix moral d'esthétique, cher à un Lars von Trier. Les effets de mise en scène, l'usage de musiques orchestrées par des artistes du cru (Sens Unik, Polar et The Young Gods) témoignent néanmoins d'une réelle ambition. Pour tout cela, on se risquera à un « cocorico » (ou plutôt un « meuh-meuh ») patriotique. ■

Réalisation Xavier Ruiz. **Scénario** Nicholas Cuthbert. **Image** Christophe Serrare. **Musique** Bernard Trontin. **Son** Gaël Simar, François Wolf. **Montage** Xavier Ruiz, Jean-Paul Cardinaux. **Décors** Patrick Schmid. **Interprétation** Roberto Bestazzoni, Gaspard Boesch, Lambert Bastar... **Production** Navarro Films; Xavier Ruiz. **Distribution** Elite Film (2001, Suisse). **Durée** 1 h 32. **En salles** 21 février.

Entretien avec Xavier Ruiz

Après le dur apprentissage du premier long métrage, le jeune réalisateur de « Neutre » passe par le difficile exercice des interviews. Mission accomplie, mon lieutenant !

Propos recueillis par Selim Atakurt

Comment vous est venue l'idée de tourner un film qui se passe dans l'armée suisse ?

Tout d'abord, j'avais envie de faire un long métrage. Sachant que j'aurais très peu de moyens, je me suis dit que j'allais faire une histoire de personnages. Je voulais que ce soit relativement dramatique, une histoire avec des conflits. Et que ce soit aussi graphiquement intéressant. Du coup, le cadre de l'armée était parfait, puisqu'il réunissait toutes les conditions. La nature en toile de fond avec des hommes habillés en militaires, poussés dans des situations extrêmes, me paraissait très bien pour créer des conflits intéressants.

On a l'impression que vous avez cherché à rester neutre. Était-ce un choix délibéré de votre part ?

Ce n'est pas un film de propagande. Ce n'est ni un film pour l'armée ni contre. C'est un film qui se passe à l'armée. Je trouvais plus intéressant de raconter mon point de vue sur les êtres humains que sur le microcosme dans lequel ils vivaient...

Avez-vous subi certaines pressions extérieures, de l'armée notamment ?

Je me suis dit que j'allais contacter l'armée et qu'ils allaient peut-être collaborer. Alors, je leur ai envoyé un synopsis plus *soft* que le film. Ils ont très mal réagi. Ils

ont dit que ça leur rappelait trop de mauvais souvenirs et qu'ils n'avaient pas besoin de ça en ce moment. Ensuite, on a reçu une lettre qui disait que notre film n'avait rien à voir avec la réalité ni avec l'armée. Puis, avant de tourner, ma directrice de production a eu un téléphone de la police locale qui avait reçu un fax de l'armée lui suggérant de retirer les autorisations de tournage. La police était très embêtée, car elle n'avait aucun moyen légal pour le faire. Depuis, plus de nouvelles.

Avez-vous accordé aux comédiens une grande place pour l'improvisation ?

J'ai donné à chacun le scénario un mois avant. On a répété ensemble pendant trois semaines. Durant ce temps, je leur laissais une marge d'improvisation assez énorme. Certaines scènes sont sorties de ces répétitions. Sur le tournage, je leur disais d'oublier le texte ; mais comme ils avaient la trouille, le texte était un peu trop un filet de secours pour eux. Des fois, ils se lâchaient et ça passait...

Qu'est-ce que le fait de tourner en caméra numérique a apporté à votre travail ?

Ce film n'aurait jamais existé sans le numérique. A Los Angeles, en voyant ce que mes amis faisaient avec la DV, j'ai compris qu'on vivait ce que la musique avait vécu avec les *Home Studios*, où tout le monde pouvait faire des disques. Là, c'est le début de « tout le monde peut faire des films ». J'ai senti un virage qui allait influencer mon mode de réalisation... Grâce à cela, je savais comment j'allais tourner et dans quelles conditions.

Vous avez tourné « Neutre » selon le principe du « guérilla film », de quoi s'agit-il ?

« Guérilla film », cela n'a rien à voir avec le sujet du film. C'est majoritairement numérique. Mais, c'est surtout tourner en force ; système D à outrance ; pas de compromis. Rien ne vous arrête, même pas l'armée suisse. C'est la guerre (*rires*).

Et les préceptes « Dogma » ?

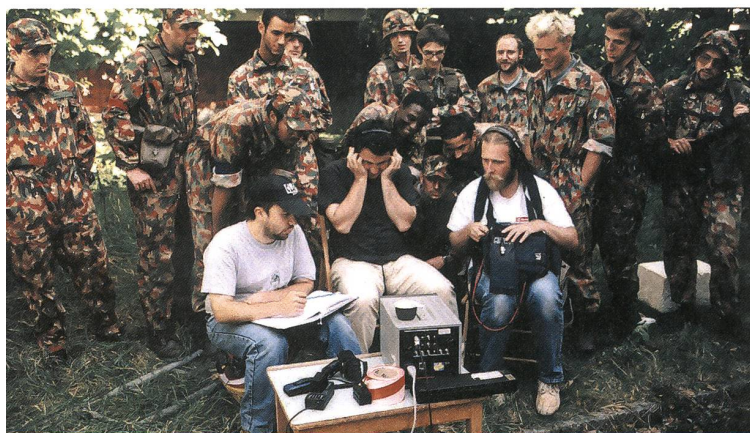
Je déteste le « Dogma ». Je suis contre.

Les musiques ont été écrites par des artistes suisses. Comment avez-vous travaillé avec eux ?

Pour Polar, ce sont deux morceaux sublimes de son dernier album. Ils étaient déjà faits. The Young Gods, c'est deux morceaux du dernier album qui vient de sortir en octobre. D'ailleurs, c'est leur batteur, Bernard Trontin, qui a co-signé la bande originale. Sens Unik a écrit le générique de fin. Avec eux, on a tourné un *clip*. Ils ont tous été adorables. Quand on dit qu'en Suisse on ne peut rien faire, c'est faux.

Avez-vous fait l'armée en Suisse ?

Oui, j'ai juste fait un mois et ça m'a bien suffi. Mais, je me sens tout à fait capable de tourner un film de *serial killer* sans avoir tué quelqu'un...



Le réalisateur Xavier Ruiz (au centre) sur le tournage de « Neutre »

Nez: puissant, fumée de tourbe et sel marin, jus d'huîtres fraîches, douceur citronnée.

Bouche: riche douceur de fruits secs, avec des nuages de fumée et de forts arômes d'orge, chaleureux et intense.

Finale: immense, long et chaud avec une douceur appétissante.

TALISKER

Le seul whisky single malt de l'île de Skye



Nuit gravement à la santé. Rauchen gefährdet die Gesundheit. Fumare mette in pericolo la salute.

Images mensongères

«The Frame» de Satoshi Isaka

Voyeurisme, manipulation, transfert de culpabilité: le scénario de «The Frame» aurait fait les choux gras du grand Alfred Hitchcock. Apprêté à la mode japonaise, il oppose intelligemment la dérisoire facilité d'enregistrer des images à la difficulté de leur donner du sens.

Par Christian Georges

Qu'est-ce qui fait un bon journaliste? A la chaîne de télévision japonaise qui diffuse le magazine Enquête, on a choisi «l'imagination et le courage». On spéculé, on extrapole à partir d'images brutes. C'est la réponse de la profession à la langue de bois des politiciens. Les résultats sont controversés? Tout bon pour l'audimat!

A ce petit jeu, toute l'équipe s'y met, même la monteuse à sa table. Yoko Endo n'a d'ailleurs pas son pareil pour insérer

le plan de coupe «lourd de sens» au milieu d'un témoignage banal. Et comme son audace lui a déjà valu la reconnaissance de ses pairs, il n'y a pas de raison qu'elle la réprime. Un jour pourtant, Yoko dérape. Dans un reportage sur la mort d'un avocat, elle insère en gros plan le visage d'un homme au sourire énigmatique. Du jour au lendemain, cet inconnu devient le suspect numéro un. Même en apportant (facilement) la preuve de son innocence, il se retrouve rejeté par sa famille et muté par son employeur. Furieux et désespéré, il harcèle Yoko, qu'il tient pour responsable de sa déchéance.

Pauvres voyants!

A l'ère «tout virtuel», le film met opportunément en exergue un paradoxe: les caméras sont à la fois partout et nulle part. Rarement au bon endroit quand il se passe véritablement quelque chose, elles enregistrent une profusion d'images anodines. Comment dès lors en extraire du sens?

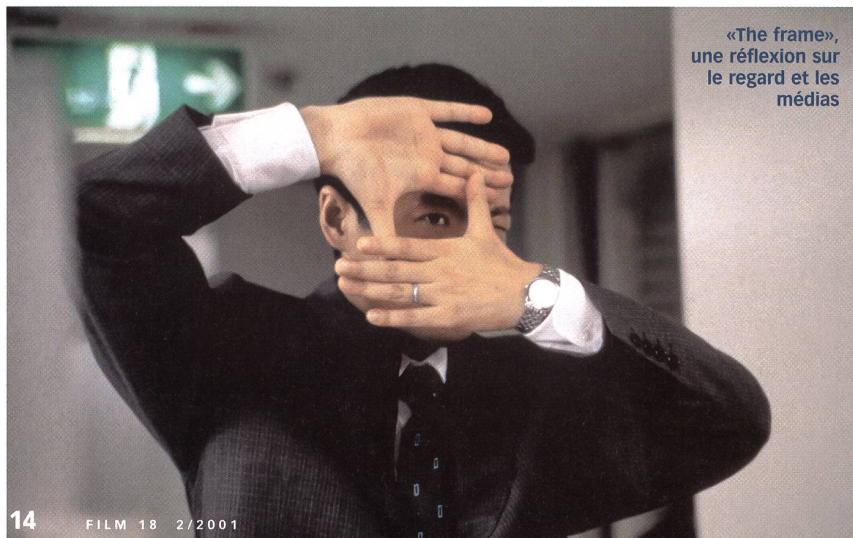
Les journalistes TV décrits par «The Frame» sont condamnés à être des «voyants qui n'ont rien vu». De pauvres

spéculateurs à la bourse aux images. Le héros innocent du film résume bien les limites de leur travail: «Que savez-vous du monde réel? Tout ce que vous en voyez, c'est dix minutes le matin entre votre domicile et la station!», lance-t-il à Yoko sous le coup de la fureur.

Brûlée à son tour

«The Frame» amène le spectateur à percevoir toute l'importance du montage. Et, surtout, à se poser des questions essentielles: qui filme? avec quelles intentions? quelle preuve apporte une image? ne devrait-on pas rechercher la vérité hors du cadre? A cet égard, le film tend à démontrer que le cinéma est le dernier lieu où l'on peut traiter de ce genre d'enjeux.

La mise en scène du film est loin d'être aussi vertigineuse que son propos. C'est néanmoins un regard de compassion que pose le réalisateur sur ses contemporains. Ces gens de tous les jours, fragiles et faillibles que l'image fait vivre ou détruit. Séparée de son fils, solitaire, Yoko n'existe que dans et par la sphère des médias. Peut-elle en sortir indemne? Dans son coup de théâtre final, «The Frame» répondra par la négative. L'image est une arme à double tranchant par excellence. Selon l'usage qui en est fait, elle peut déclencher des ravages et l'innocence absolue causer autant de dégâts que la malveillance la plus calculée. ■



«The frame», une réflexion sur le regard et les médias

Titre original «Hasen no Malice». **Réalisation** Satoshi Isaka. **Scénario** Hisashi Nozawa. **Image** Tetsuro Sano. **Musique** Tsukasa Tawada. **Son** Yoshitaka Imai. **Montage** Junichi Kikuchi. **Décor** Iwao Saitoh. **Interprétation** Hitomi Kuroki, Yoko Endo, Tetsuo Yamashita... **Production** Super Vision Production, Asmik Ace Entertainment, Tokyo; Takahiro Iwashita. **Distribution** Trigon-Film (1999, Japon). **Durée** 1 h 38. **En salles** 14 février.



Nuit gravement à la santé. Rauchen gefährdet die Gesundheit. Fumare mette in pericolo la salute.

Gaulois, Gauloises!

«Vercingétorix» de Jacques Dorfmann

Par Toutatis, le ciel est tombé sur la tête de Dorfmann! A tresses et à costumes, sa bio filmée du leader arverne est un ratage grandiose, du genre à plonger toute une nation dans la détresse!

Par Vincent Adatte

En quelques plans, la messe est dite: l'enfance du chef croule sous les images d'Épinal. Le film ne s'en relèvera pas! Incarnant Vercingétorix adulte, le pauvre Christophe Lambert a beau se démener pour conférer à son personnage quelques accents à la Charles de Gaulle, rien n'y fait!

Consterné, le spectateur préférera sans doute en rire, s'accrochant à quelques détails pittoresques. Ainsi, guet-

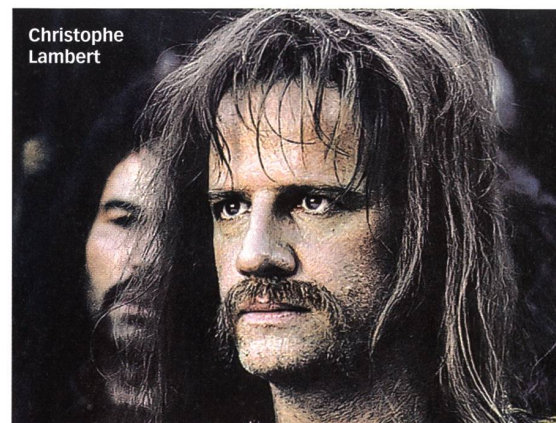
tant les mouvements labiaux des acteurs, il en déduira que le tournage a dû être une véritable tour de Babel: de l'anglais, du français et peut-être même quelques mots d'une langue slave, du bulgare, qui sait?

Mieux vaut en rire

Dans la foulée, ce même spectateur méditera sur le sort d'un cinéaste contraint à des mouvements de caméra désespérés pour nous donner l'illusion de la multitude requise par ce type de superproduction: selon César, qui était bon comptable, le chef arverne pouvait compter sur une armée de 800 000 hommes.

Partant, il s'amusera du paradoxe qui veut que la source la plus fiable pour nous parler de Vercingétorix soit César lui-même (dans les livres VI et VII de sa «Guerre des Gaules»). En prenant réellement acte de ce paradoxe, le film aurait sans doute gagné en intérêt. ■

Réalisation Jacques Dorfmann. **Scénario** Jacques Dorfmann, Rospo Pallenberg, Norman Spinrad. **Image** Stefan Ivanov. **Musique** Pierre Charvet. **Montage** Marie Castro. **Interprétation** Christophe Lambert, Klaus Maria Brandauer, Ines Sastre... **Production** Jacques Dorfmann. **Distribution** JMH (2001, France). **Site internet** www.vercingetorix-le-film.com. **Durée** 2 h 02. **En salles** 24 janvier.



Haute voltige

«Vertical Limit»
de Martin Campbell

Le nouveau Martin Campbell («Golden-eye», 1995) ne serait qu'un film d'action ordinaire et bien foutu s'il ne se distinguait pas par ses références visuelles au «classicisme hollywoodien».

Par Charles-Antoine Courcoux

Dans «Vertical Limit», difficile de ne pas percevoir la tentative, de la part du studio de production, de retrouver le succès financier que lui avait valu «Cliffhanger» (Renny Harlin, 1993, avec Sylvester Stallone). Tous les ingrédients sont en effet au rendez-vous: une montagne raide et enneigée, un budget important, un casting de première classe, un réalisateur spécialisé dans les films d'action calibrés et un scénario-prétexte. Au vu du résultat, force est de constater que la recette n'est pas datée et offre même un spectacle aussi stimulant que divertissant.

Si l'histoire quelque peu convenue – un jeune alpiniste (Chris O'Donnell) vole au secours de sa sœur cadette (Robin Tunney) prisonnière d'une crevasse au sommet du K2 – n'est pas l'atout principal du film, elle offre néanmoins à Martin Campbell l'occasion d'exécuter un travail

efficace et de rendre un hommage insolite au cinéma classique hollywoodien de l'âge d'or des studios.

Scènes d'action tournées en studio

Comme pour «Le masque de Zorro» (1999), le cinéaste démontre un goût prononcé pour un style dont la rigueur classique – déroulement du récit, structure dramatique, choix esthétiques – peut aujourd'hui sembler désuète. La marque la plus explicite de sa démarche réside sans doute dans le recours régulier à des décors de studio pour le tournage des scènes d'action censées se dérouler en extérieur, ce qui confère au film un look souvent rétro, voire presque ringard. Et si l'utilisation des *matte paintings*¹ pour les paysages de fond vient renforcer cette impression d'artificialité, le réalisateur n'oublie pas pour autant les impératifs inhérents au genre visuellement mouvant dans lequel il évolue.

En témoigne le montage sophistiqué des scènes d'action situées sur des falaises. Campbell y fait alterner avec adresse travellings, plans en plongées et contre-plongées, tenant ainsi son spectateur en haleine. Reste enfin à préciser que «Vertical Limit» nous offre aussi un beau mais trop rare personnage féminin antimachiste et irrévérencieux: une jeune alpiniste interprétée par la charmante Izabella Scorupco. Réjouissant.



1. Décor (bâtiment, paysage...) traditionnellement peint sur une plaque de verre et intégré ensuite aux images, pendant ou après le tournage. De nos jours, cette technique est souvent réalisée avec des méthodes numériques.

Réalisation Martin Campbell. Scénario Robert King, Terry Hayes. Image David Tattersall. Musique James Newton Howard. Son Bob Beemer. Montage Thom Noble. Décors Nick Bassett. Interprétation Chris O'Donnell, Bill Paxton, Robin Tunney, Izabella Scorupco... Production Columbia; Mike Medavoy Distribution Disney (2000, USA). Site internet www.spe.sony.com/movies/verticallimit. Durée 2 h 04. En salles 7 février.

GRAND PRIX DE LA SEMAINE DE LA CRITIQUE – CANNES 2000
PRIX DU PUBLIQUE – CHICAGO FILM FESTIVAL 2000 • GRAND PRIX – TOKYO FILM FESTIVAL 2000

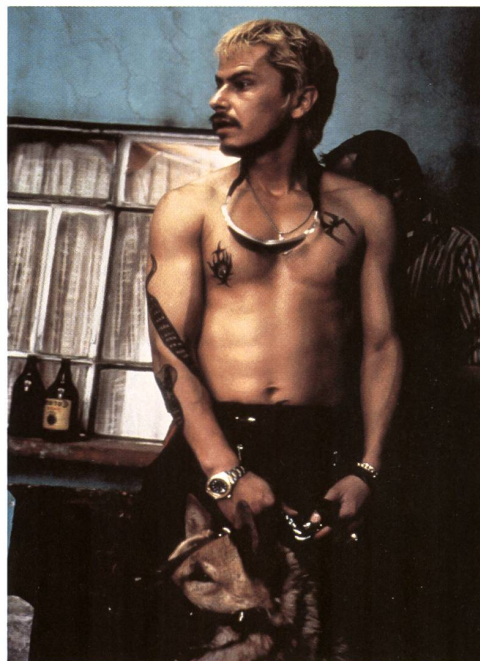
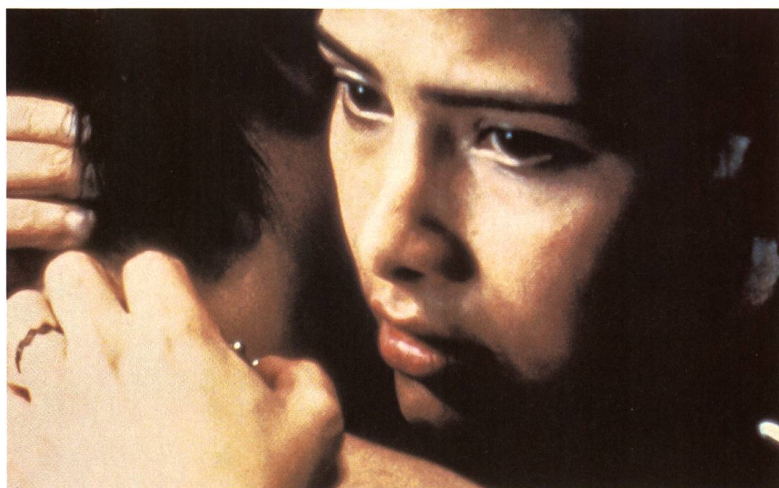
ALTAVISTA FILMS présente une production de ZETA Film et AltaVista Films

Un film de ALEJANDRO G. INARRITU

Avec EMILIO ECHEVERRÍA GABRIEL GARCÍA BERNAL GOYA TOLEDO ALVARO GUERRERO VANESSA BAUCHE JORGE SALINAS

www.amoresperros.com

AMORES



PERROS

SORTIE LE 31 JANVIER

Tentative d'évasion de Chuck Noland (Tom Hanks)

▼ Ci-dessous: Réapprendre les gestes les plus primitifs (Tom Hanks)



L'ultime refuge d'un Robinson contemporain

«Seul au monde» de Robert Zemeckis

La nouvelle réalisation du cinéaste américain met en scène Tom Hanks dans le rôle d'un naufragé solitaire. Ce film hollywoodien, qui connaît un grand succès aux Etats-Unis, s'essaie à une réflexion sur le temps, avec sobriété et efficacité, mais sans réelle audace.

Par Laurent Asséo

Tom Hanks et Robert Zemeckis avaient fait un triomphe public avec l'ultra-conservateur «Forrest Gump» (1994), qui racontait l'exceptionnelle ascension sociale d'un simple d'esprit. En actualisant l'histoire de Robinson Crusoé, l'acteur-producteur et le réalisateur suivent à nouveau la trajectoire solitaire et emblématique d'un individu. Pourtant, la nouvelle collaboration Hanks-Zemeckis se situe idéologiquement à l'opposé de leur précédente production commune. Alors que le crétin de «Forrest Gump» réussissait dans la société grâce à son inconscience, ce nouvel héros va être obligé de remettre gravement en question son mode de vie agité.

Gestionnaire d'un grand transporteur international, Chuck Noland (Tom Hanks) parcourt le monde pour améliorer les performances de son entreprise. Le seul havre de paix de cet homme toujours pressé, à la quarantaine bedonnante, il l'a trouvé auprès de Kelly (interprétée par l'actrice montante du moment, la très touchante Helen Hunt), qu'il voit quelques heures par mois. Après avoir passé le réveillon de Noël avec sa compagne, Chuck doit repartir pour l'Amérique du Sud. Pendant un orage, son avion s'abîme en pleine mer. Notre homme échoue alors sur une île du Pacifique où, pour survivre, il doit réapprendre les gestes les plus primitifs. Afin de lutter contre la solitude, il se raccroche notamment à une photo de son amie.

Au bout de quatre ans, Chuck, barbu et hirsute, physiquement métamorphosé, décide de quitter l'île pour revenir à la civilisation.

Un Robinson bien peu conquérant

Récit d'une épopée humaine, mené avec un talent efficace et sobre par un cinéaste hollywoodien doué, «Seul au monde» se situe à l'opposé d'un film épique. C'est d'ailleurs l'un des paradoxes d'une telle superproduction, qui dépense des millions de dollars pour mettre en scène les gestes élémentaires d'un individu brusquement confronté au dénuement total. Contrairement à Crusoé, le personnage interprété par Tom Hanks ne cherche pas à conquérir le territoire sur lequel il échoue. Jamais nous ne le voyons traverser l'île ou essayer de quadriller l'espace de son nouveau royaume, pas plus qu'il ne tente de voir si d'autres humains y habitent. A l'inverse du héros imaginé par Defoe, ce n'est pas non plus un bâtisseur. Pendant toute la durée de son isolement, ce semi-sauvage continuera de se réfugier dans la même grotte au bord de la plage.

La conquête du temps

En fait, Zemeckis observe un homme obligé de se réapproprier le temps. «Seul au monde» fonctionne en effet comme une sorte de théorème en trois parties distinctes (l'avant-naufrage, le naufrage et le retour à la civilisation), ayant pour thème explicite la recon-

quête de la liberté face à l'une des aliénations du capitalisme actuel : la course contre la montre. Ainsi, le début du film ne se déroule pas par hasard en Russie, désormais adepte du néo-libéralisme, où les Américains semblent débarquer en territoire conquis. Ayant intégré la fameuse devise «Time is money», le presque antipathique Chuck presse tout le monde pour que chaque minute soit rentabilisée pour son employeur.

Le film s'avère malheureusement plus efficace dans sa dénonciation de nos valeurs actuelles que dans l'illustration d'une autre façon de vivre. Le cinéaste échoue en effet à nous rendre perceptible la perte de repères spatio-temporels – que peut provoquer le désespoir – chez son naufragé. Les limites d'une réalisation trop classique ne prenant pas assez de risques avec la durée se font, à ce moment, particulièrement sentir. Le retour à la civilisation recèle par contre les moments les plus réussis et émouvants du film. Tout en évitant un certain nombre de pièges, Zemeckis met au final en évidence, de manière mélancolique, ce qui sous-tend une bonne partie de «Seul au monde» : à savoir que l'image du couple est le seul vrai refuge de l'homme occidental moderne. ■

Réalisation Robert Zemeckis. **Scénario** William Broyles Jr. **Image** Don Burgess. **Musique** Alan Silvestri. **Son** Randy Thom. **Montage** Arthur Schmidt. **Décor** Rick Carter. **Interprétation** Tom Hanks, Helen Hunt... **Production** Dreamwork Pictures, Twentieth Century Fox; Steve Starkey, Tom Hanks, Robert Zemeckis, Jack Rapke. **Distribution** UIP (2000, USA). **Site internet** www.castawaymovie.com. **Durée** 2h27. **En salles** 17 janvier.



La ville où les chiens sont rois

«Amours chiennes» d'Alejandro González Iñárritu

«Amours chiennes» est à l'image de son titre : alambiqué, tordu, vulgaire, drôle, violent et fichtrement bien fichu. Collage imprévisible de récits qui se superposent dans un même lieu – Mexico – le film d'Iñárritu surprend par sa maîtrise, ainsi que sa vision plutôt passionnée et ironique de la ville moderne.

Par Frédéric Maire

Il y a donc deux choses dans «Amores perros» : des amours et des chiens. Les amours, ce sont celles de trois personnages. Tout d'abord le jeune Octavio, rêveur et poète fauché. Il est amoureux de Susana, la femme de son frère, un petit braqueur à la manque qui se défoule toujours sur son épouse. Pour cette raison, Octavio veut fuir Mexico avec sa belle-sœur et son bébé. Ensuite Daniel, élégant quadragénaire, rédacteur en chef d'un magazine *people*. Ce dernier décide de quitter sa femme et ses deux filles pour sa superbe maîtresse Valeria, célèbre *top model* de la gamme de parfums Enchant. Enfin El Chivo, ancien guérillero communiste emprisonné, devenu clo-

chard et tueur à gages, qui aime et observe de loin sa fille – laquelle le croit mort depuis longtemps.

Les chiens, ce sont ceux des héros. Cofi, le vigoureux bâtard d'Octavio, un impressionnant animal de combat qui lui permettra de gagner l'argent nécessaire à sa fuite. Richie, le bichon maltais mignon comme tout de l'élégante Valeria, qui aime jouer à la « baballe » avec sa maîtresse. Et tous les malheureux cabots qu'El Chivo a recueillis dans les rues de la cité.

Des bêtes et des hommes

Dans le film, les chiens sont aussi bien sûr la métaphore des êtres humains.

Des humains qui ne sont ni pires ni meilleurs que des bêtes. Qui baissent et s'entreteuent comme des cabots en quête de pouvoir, ou d'argent. Qui souffrent, geignent et pissent le sang comme des chiens battus quand ils s'éclatent dans un accident de bagnole ou dans une bagarre.

Entre braquages, scènes de ménage, meurtres et mystères, le premier long métrage d'Alejandro González Iñárritu se cristallise autour de la scène initiale du film, la seule où tous les personnages sont réunis : un violent accident de voiture au milieu d'un carrefour de Mexico. Pour le reste, remontant le temps et le déroulant ensuite, le cinéaste suit habilement le cheminement des trois groupes de personnages et leurs destins respectifs, à savoir leur martyre (abîmés, amochés, torturés par la vie) et leur rédemption.

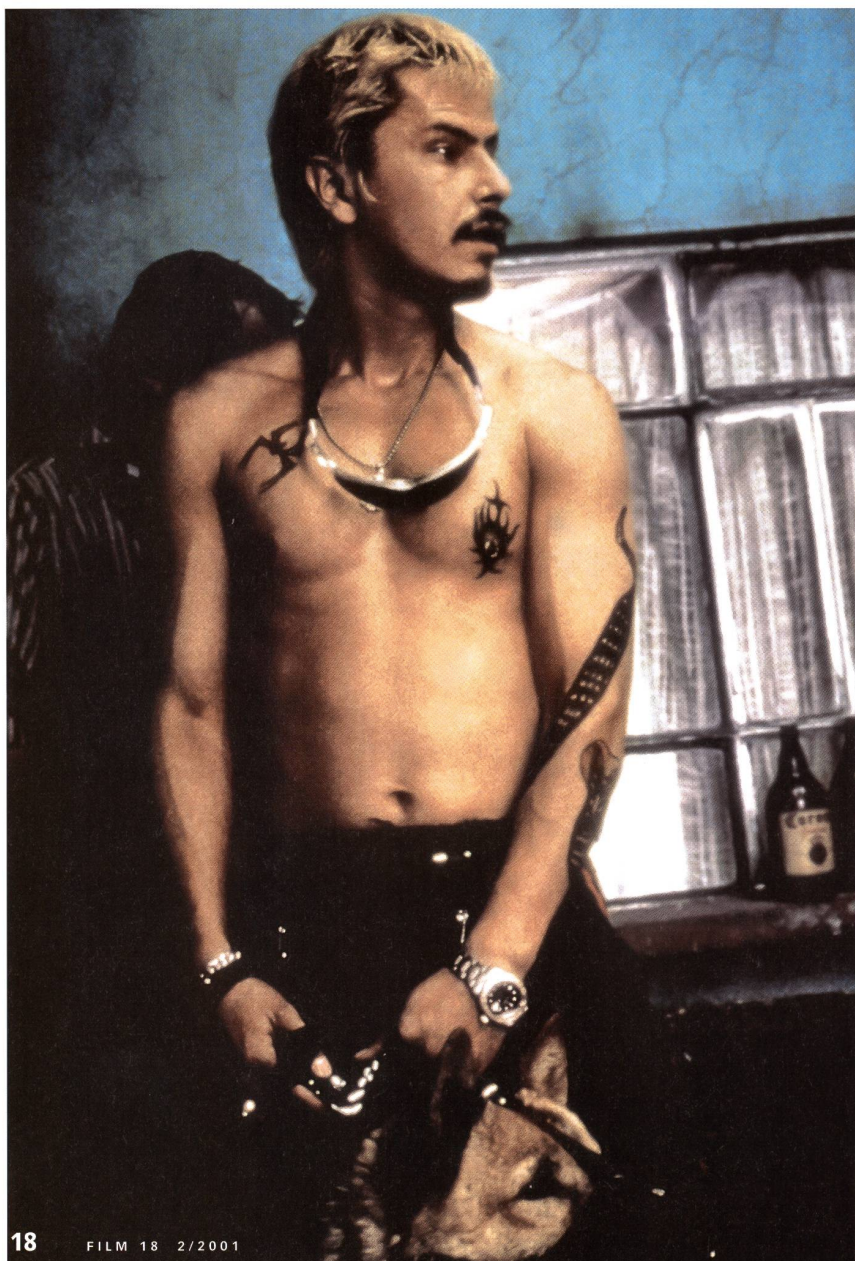
Un récit démembré

Lauréat du prix de la Semaine de la critique à Cannes, ce film est parfaitement inattendu : à la fois lourdement chargé (de contenu, de symboles), compliqué et tortueux, il passe avec brio par tous les genres et les styles. Violent quand il décrit les combats de chiens qui se déroulent dans de sordides arrière-cours de la ville. Drôle quand il met en scène les amours imbéciles d'une star au cerveau de linotte. Fantastique, quand Valeria se fait écrabouiller ses (très belles) jambes dans l'accident et que son gentil « chienchien » s'enfonce sous le plancher de son nouvel appartement pour ne plus réapparaître.

Les récits enchevêtrés des multiples figures d'«Amours chiennes» s'emboîtent comme les membres malades d'un même corps, celui du « personnage » principal du film : Mexico. La ville la plus grande de la planète avec ses vingt millions d'habitants. L'antique Tenochtitlan fondée au début du XIV^e siècle, détruite par Cortez en 1521, puis reconstruite selon un plan en damier est, pour le cinéaste, l'une des cités les plus extraordinaires au monde, mélange hétéroclite de beauté et d'horreur, de richesse et de pauvreté, de violence et d'amour. Une mégapole sans foi ni loi où la seule règle consiste en « tuer ou être tué » ; mais aussi une ville d'aventures qui recèle un condensé de vie – donc de cinéma. ■

Titre original «Amores perros». **Réalisation** Alejandro González Iñárritu. **Scénario** Guillermo Arriaga. **Image** Rodrigo Prieto. **Musique** Gustavo Santaolalla. **Son** Martín Hernández. **Montage** Alejandro González Iñárritu, Lluis Carballar, Fernando Perez Unda. **Décors** Brigitte Broch. **Interprétation** Emilio Echevarría, Gael García Bernal, Goya Toledo, Alvaro Guerrero... **Production** AltaVista Films ; Alejandro González Iñárritu. **Site internet** www.amoresperros.com. **Distribution** Xenix (2000, Mexique). **Durée** 2 h 33. **En salles** 31 janvier.

Octavio (Gael García Bernal)
et son chien de combat



La dernière séance du psy



La lascive Olga Kubler (Hélène de Fougerolles)

«Mortel transfert» de Jean-Jacques Beineix

Après huit ans d'absence, le réalisateur français Jean-Jacques Beineix revient sur les écrans avec un *thriller* psychanalytique. «Mortel transfert», interprété par Jean-Hugues Anglade, débute de manière alléchante, mais vire à la farce morbide, creuse et lourdingue.

Par Laurent Asséo

Depuis le très raté «IP5» en 1992, Jean-Jacques Beineix n'avait pas tourné d'œuvres de fiction. L'auteur de «Diva» et autres films emblématiques d'une esthétique publicitaire, pseudo-poétique et décorative qui avait dominé le cinéma des années 80, semblait mal se remettre de quelques bides publics et de critiques acerbes. Après ce long silence, le réalisateur revient là où on ne l'attendait pas : du côté du langage psy. Adapté du roman éponyme de Jean-Pierre Gattégno, «Mortel transfert» relate les débâcles de Michel Durand (Jean-Hugues Anglade), jeune psychanalyste de 40 ans. Olga Kubler (Hélène de Fougerolles), qui vient s'étendre lascivement sur son divan, en est la cause.

Un jour, alors que cette patiente masochiste et nymphomane confesse avec extase les sévices que lui inflige son mari, Michel s'endort. A son réveil, il la retrouve morte. Que s'est-il passé ? Est-ce vraiment lui qui a commis le crime dans un moment d'inconscience ? La suite relèvera moins de l'enquête que du cauchemar. Après avoir voulu se dénoncer en vain au commissaire Chapireau (Denis Podalydes), Michel Durand cherche à se débarrasser du cadavre en le glissant sous son divan. Tout se complique lorsque le mari d'Olga (Yves Ré-

nier) accuse Michel de lui avoir volé une forte somme d'argent avec la complicité de sa femme.

Anglade grimaçant

Avec son *look* très chiadé, ses éclairages verdâtres, ses clairs-obscurs, le style japonais de certains décors et son intrigue plutôt captivante et astucieuse, le début de «Mortel transfert» parvient à faire illusion. Certaines scènes se laissent même joliment regarder, notamment celle qui, lorsqu'Olga se fait étrangler, montre des flocons de lumières bleutées se reflétant sur le visage d'Anglade. Le mélange entre l'imagerie «beineixienne» et la terminologie psy tourne cependant vite à vide. Les discours sonnent de plus en plus creux et Jean-Hugues Anglade, pourtant bon acteur chez Patrice Chéreau, grimace plus qu'il ne joue.

Surtout, tel un collectionneur d'art manquant de discernement, Beineix accumule les styles (certaines séquences évoquent l'univers gothique de Tim Burton, d'autres le réalisme poétique des années 30), entasse des objets symboliques, accroche de beaux tableaux aux murs (comme celui représentant des hommes masqués et très «sadiens» rappelant ceux de la partouze du «Eyes Wide Shut» de Kubrick), sans projeter une véritable vision de cinéma.

Si le réalisateur fait preuve d'une certaine audace en confrontant son pauvre héros à des situations bien perverses (nécrophilie, sadomasochisme), aucune véritable terreur ni jouissance trouble ne s'en dégage. Contrairement à certains cinéastes baroques qui parviennent à faire ressentir la réalité des corps et se coltinent une certaine vulgarité du réel, Beineix se révèle incapable de créer une esthétique morbide.

Lorsque le *thriller* vire à la comédie, «Mortel transfert» devient plus risible que véritablement grotesque. N'est pas Polanski qui veut. Les actes manqués et les lapsus de Durand s'accumulent à un rythme effréné, des figures pittoresques et déjantées ne cessent de défiler – un SDF flambeur, interprété par Miki Manojlovic, l'acteur fétiche de Kusturica ; un nécrophile timbré ; une prof de maths tyrannisée par ses élèves jouée par Catherine Mouchet – jusqu'à ce qu'un long et fastidieux discours donne enfin la clef de l'intrigue. Mais qu'importe. A l'instar du pauvre psy qui s'endort au moment du crime, le spectateur s'assoupit de plus en plus sur son fauteuil. Faute de véritable projection à la fois cinématographique et psychanalytique, le transfert n'a pas lieu. L'ennui est par contre devenu carrément mortel. ■

Réalisation, scénario Jean-Jacques Beineix. **Image** Benoit Delhomme. **Musique** Reinhardt Wagner. **Son** Pierre Befve, Michael Kranz, Patrice Gisolet. **Montage** Yves Deschamps. **Décors** Philippe Chiffre. **Interprétation** Jean-Hugues Anglade, Hélène de Fougerolles, Miki Manojlovic... **Production** Cargo Films, Ocean Picture ; Jean-Jacques Beineix, Reinhard Kloss. **Distribution** (2000, France). **Site internet** www.mortel-transfert.com. **Durée** 2 h 02. **En salles** 24 janvier.

Signes de vie à Athènes

Katherine (Deborah Kara Unger)
sous l'œil d'Alec (Stellan Skarsgård)

«Signs & Wonders» de Jonathan Nossiter

Du Festival de Berlin au cinéma Spoutnik de Genève, qui le programme ce mois-ci, le parcours de «Signs & Wonders» est celui d'un film qui ne cadre pas avec les attentes. Tant mieux. Tourné en DV en Grèce avec de grands acteurs, ce drame de l'infidélité vient brillamment confirmer la singularité de son auteur après l'inoubliable «Sunday».

Par Norbert Creutz

Jonathan Nossiter est un cinéaste en quête de quelque chose de rare : traduire des sensations. Quelque chose de fugitif, d'indicible que tous les arts cherchent à approcher à leur manière, mais que le cinéma a le plus souvent relégué au second plan, derrière ses belles constructions rationnelles. Pas étonnant dès lors que «Signs & Wonders» paraisse un peu insaisissable, laissant le spectateur dans cet état de flottement qu'il honnit généralement par-dessus tout. Mais ce que d'aucuns ont lu comme de la maladresse recèle en l'occurrence bien des trésors cachés. A commencer par l'une des premières utilisations vraiment intéressantes de la vidéo numérique, non comme appareil de prises de vue du pauvre, mais comme un instrument qui amène de nouvelles possibilités dans la palette du cinéaste.

Ce préambule ne signifie pas pour autant que le récit est ici secondaire. Simplement que l'histoire d'Alec Fenton, homme d'affaire américain à Athènes qui commet l'imprudence de tromper sa femme, a été filtrée par une sensibilité à part qui en fait tout le prix. Fenton, qui

s'entend bien avec sa petite fille sur ce point, a tendance à lire toutes sortes de signes autour de lui. L'un d'eux va le pousser à avouer à sa femme Marjorie sa liaison avec une jeune collègue et à rompre avec elle. Puis un hasard interprété comme un signe du destin va bientôt le renvoyer dans ses bras. Pour de bon ? Lorsqu'il apprend que Katherine l'a manipulé en profitant de ce point sensible, il va chercher à retourner auprès de sa femme. Mais celle-ci a tiré un trait et fréquente à présent un journaliste grec, un homme marqué par ses années de résistance au régime des colonels...

L'instant et le destin

D'une trame de mélodrame, Nossiter et son complice James Lasdun (déjà scénariste de «Sunday» et de «L'assedio / Shandurai» de Bernardo Bertolucci) ont tiré un film vraiment habité par l'esprit du lieu (la ville d'Athènes, jusque dans ce qu'elle a de plus impersonnel) et le sentiment de l'exil. Américain d'adoption et «mondialisateur» d'autant plus convaincu, Alec va bientôt se retrouver doublement étranger. Sa femme, qui est employée d'ambassade, trouvera au contraire dans cette crise l'occasion d'entrer plus intimement en contact avec le pays. Alec ne le supportera pas et va commettre quelques erreurs que la police pourrait à son tour interpréter comme des signes : des indices contre lui.

On le voit, la matière est riche et l'angle original, qui fait de cette sorte de «thriller conjugal» une œuvre mystérieuse avec, d'un côté, une attention exacerbée à l'instant magique (le cinéaste a retravaillé les couleurs comme les sons) et de l'autre, une tentation d'accomplissement tragique (d'autant

plus forte qu'on se trouve en Grèce). Le premier film de Nossiter, qui racontait la rencontre dans la banlieue de Queens, à New York, de deux quinquagénaires mis au rancart, n'annonçait en rien ce nouveau film, si ce n'est par l'âge des protagonistes et la profonde humanité du regard que le cinéaste pose sur eux. Fils de journaliste reporter, Nossiter a grandi entre autres à Athènes, ce qui explique ce choix d'un lieu *a priori* inattendu. Et pour aller totalement à l'encontre de ce qu'on pouvait attendre d'un «jeune cinéaste indépendant américain», il s'est contenté d'un producteur unique, le Français Marin Karmitz.

Inédit car non conforme

Ceux qui étaient à Locarno cette année seront frappés de retrouver le Suédois Stellan Skarsgård («Breaking the Waves») au centre de ce drame de l'infidélité, comme dans «Time Code» de Mike Figgis, l'autre expérience DV la plus originale de l'année. En face de lui, Charlotte Rampling fait un *come-back* époustouflant, tandis que la Canadienne Deborah Kara Unger incarne à merveille la sensualité et Dimitri Katalifos la dignité du survivant. Aussitôt assassiné par Variety mais adopté par Les cahiers du cinéma, «Signs & Wonders» méritait bien cette chance auprès du public romand. ■

Réalisation Jonathan Nossiter. **Scénario** James Lasdun, Johnathan Nossiter. **Image** Yorgos Arvanitis, Richard Pelmar, Tommaso Vergallo. **Musique** Adrian Utley. **Son** Neil Riha, Thierry Lebon, Jean-Pierre Halgwachs. **Montage** Madeleine Gavin. **Interprétation** Stellan Skarsgård, Charlotte Rampling, Deborah Kara Unger, Dimitri Katalifos, Ashley Remy, Dave Simonds... **Production** MK2; Marin Karmitz. **Distribution** MK2 (2000, France). **Durée** 1 h 48. **En sale** 2 au 18 février, Cinéma Spoutnik, Genève.

Les sept vœux capitaux

«Endiablé» d'Harold Ramis

Après les ineptes «Stigmata» et «La fin des temps», le diable est de retour. Mais une fois n'est pas coutume, c'est d'une comédie qu'il s'agit. Avec Harold Ramis derrière la caméra et Liz Hurley en diable à robe rouge, on ne demandait qu'à succomber. Le résultat s'avère inégal et décevant, nettement inférieur à ses films précédents.

Par Rafael Wolf

Il existe des cinéastes imprévisibles, dont la carrière révèle soudain une ambition qu'on ne leur soupçonnait pas. Un rapide coup d'œil sur la filmographie d'Harold Ramis suffit à le classer dans cette catégorie, au rayon ovni. En effet, après avoir co-signé les scénarios de quelques comédies à succès («American College / National Lampoon's Animal House» de John Landis, 1978; «SOS Fantômes / Ghostbusters» d'Ivan Reitman, 1984) et réalisé trois films peu ambitieux («Caddyshak», 1980; «Bonjour les vacances / National Lampoon's Vacation», 1982; «Club Paradise», 1986), il étonne tout le monde avec l'une des meilleures comédies des années 90, «Un jour sans fin» («Groundhog Day», 1993), l'histoire singulièrement originale d'un présentateur de météo condamné à revivre sans cesse la même journée.

Promu au statut d'auteur, Ramis réalise ensuite les moins réussis «Mes doubles, ma femme et moi» («Multiplicity», 1996) et «Mafia blues» («Analyze This», 1999). Mais son penchant pour un cinéma non linéaire, construit sur la variation et la répétition, se confirme. On comprend d'autant mieux ce qui a pu l'attirer dans le sujet d'«Endiablé», remake de «Fantasmes» («Bedazzled», 1967) de Stanley Donen.

Employé dans une compagnie d'informatique, Elliot Richards (Brendan Fraser) rumine son incapacité à aborder Allison, son amour secret. La providence lui apparaît alors sous la forme d'une superbe femme en robe rouge (Liz Hurley), qui lui propose d'exaucer sept de ses vœux contre une simple signature au bas d'un contrat. Naïvement, Elliot accepte avant de se rendre compte qu'il vient de vendre son âme au diable. Comble du malheur, ses vœux ratent tous les uns après les autres. Il demande à être riche, puissant et marié à Allison, le voilà transformé en trafiquant de drogue colombien et cocu. Il souhaite être un homme doué de sensibilité afin de plaire à sa dulcinée; résultat: une lavette sans aucun amour-propre. A chaque rôle, Elliot échoue irrémédiablement à former un couple harmonieux avec Allison.

Entièrement basé sur le ratage et la frustration, «Endiablé» fonctionne sur un mode de suspense vite assimilé: que diable va-t-il encore arriver à ce pauvre Elliot? Et comme les meilleures comédies sont celles qui ne lésinent pas à être cruelles avec leur héros, le film promet des scènes particulièrement savoureuses. Ainsi, les premiers vœux parviennent à faire rire grâce à leur sens aigu du dérèglement. Voir Elliot tout étonné de parler l'espagnol, avant de découvrir avec horreur son activité de

trafiquant de drogue, reste un moment assez jubilatoire. Mais rapidement, le système cesse de s'alimenter et tourne à vide.

Une voie toute tracée

A peine efficace, la mise en scène de Ramis représente ici un net recul par rapport à ses films antérieurs, en particulier «Un jour sans fin» et «Mes doubles, ma femme et moi». Dans ces deux cas, le cinéaste filmait avec un intérêt évident des personnages à la fois acteurs et metteurs en scène de leur propre vie, plongés dans une situation dont ils ne pouvaient sortir qu'au terme d'une scène répétée autant de fois qu'il le fallait pour qu'elle soit réussie. C'est ce processus, comparable au tournage d'un film, qui donnait toute sa spécificité au cinéma d'Harold Ramis. En séparant les deux entités (acteur, metteur en scène) entre Liz Hurley, qui tire toutes les ficelles, et Brendan Fraser, réduit à l'état de pantin, le cinéaste vide «Endiablé» de sa substance.

Pour couronner le tout, une morale appuyée nous dit en raccourci que l'altruisme est la clef de la rédemption et que vivre dans des fantasmes ne sert à rien. La question n'est pas de remettre en cause ce propos, mais la façon didactique avec laquelle il s'exprime. Paradoxalement, «Endiablé» manque un peu trop de ce que le diable convoite tant. Une âme.

Titre original «Bedazzled». **Réalisation** Harold Ramis. **Scénario** Larry Gelbart, Harold Ramis, Peter Tolan. **Image** Bill Pope. **Musique** David Newman. **Montage** Craig P. Herring. **Décor** Rick Heinrichs. **Interprétation** Brendan Fraser, Elizabeth Hurley, Frances O'Connor, Miriam Shor... **Production** Twentieth Century Fox, Regency Entreprises; Trevor Albet, Harold Ramis. **Distribution** Fox (2000, USA). **Site internet** www.foxfrance.com. **Durée** 1 h 33. **En salles** 21 février.



Séduisante incarnation du Malin (Elizabeth Hurley)

20 billets offerts

Pour le film «Endiablé» («Bedazzled») En salles dès le 21 février

Prénom, nom

Rue

Npa, localité

Tél.

Nbre de billets (max. 2)

Retournez le coupon à:

Revue FILM, Case postale 271, 1000 Lausanne 9



Mythologie moderne

« Incassable »
de M. Night Shyamalan

Exploitant la même veine surnaturelle que dans « Sixième sens », Shyamalan crée une œuvre aux multiples facettes. Véritable quête initiatique et film métaphysique de divertissement, « Incassable » propose une réflexion inspirée par l'existentialisme.

Par Selim Atakurt

David Dunn (Bruce Willis), unique rescapé d'un tragique accident ferroviaire, se retrouve choqué et vulnérable. Point d'orgue à sa tristesse, la relation avec son épouse (Robin Wright-Penn) bat de l'aile. Seul son fils croit encore en lui. C'est alors qu'intervient Elijah Price (Samuel L. Jackson), un curieux personnage atteint d'un terrible mal rendant ses os aussi friables que de la porcelaine. Grand amateur de *comics*, cet « homme de verre » va soumettre à Dunn une réelle énigme : « Pourquoi ce dernier n'a-t-il jamais été malade ? ». Il va ainsi chercher à le convaincre qu'il est peut-être un être extraordinaire.

Existentialisme

Shyamalan dépeint avec justesse une société perdue, marquée par le doute. Figure emblématique, Dunn part à la conquête d'un Graal qu'il découvrira, en se vouant à la charité, au plus profond de son essence et de sa volonté. Avec Price pour guide, il trouvera le salut en s'élevant au rang de super-héros, conférant ainsi au récit la dimension d'une mythologie moderne. Par son action, l'être humain, devenu quasiment divin, acquiert une nouvelle stature. C'est cette perspective humaniste qui permettra à Dunn de se révéler à lui-même.

A priori diamétralement opposés et singuliers, les deux protagonistes sont dépendants l'un de l'autre. Ils réussiront ensemble à donner un sens à leur existence. A ce titre, la notion d'exemple, d'aiguilleur de vie, est capitale. La figure paternelle très forte que représente Dunn pour son enfant, de même que la mère volontaire et aimante de Price, tendent à renforcer ce besoin de solidarité. D'amour simplement.

Sculpteur d'images

Godard définit le cadrage comme primordial. Indubitablement, Shyamalan possède cet art. De ce fait, la plupart des plans sont régis par une loi de la verticalité. La grande majorité des scènes de Bruce Willis recourt à ce procédé et prolonge ce souci de hauteur vers laquelle s'oriente son rôle.

Le décor des plans avec Samuel L. Jackson contient régulièrement une vitre, un miroir ou un quelconque objet réfléchissant, détails qui accentuent évidemment l'aspect fragile de Price. Cette méticulosité prouve que Shyamalan s'emploie à soigner sa mise en scène et à éviter les effets grandiloquents. A l'inverse de la surenchère actuelle, le *crash* du train auquel Dunn survit est réduit à une simple ellipse, témoin d'un vrai parti pris esthétique. Certains verront en « Incassable » une variation moins flamboyante de « Sixième sens ». Pourtant, ce nouveau film est mieux maîtrisé. Et, pour reprendre les termes de la maman de Price en lui offrant une bande dessinée, « il paraît qu'il y a même une surprise à la fin ».

Titre original « Unbreakable ». **Réalisation, scénario** M. Night Shyamalan. **Image** Eduardo Serra. **Musique** James Newton Howard. **Montage** Dylan Tichenor. **Décor** Gretchen Rau. **Interprétation** Bruce Willis, Samuel L. Jackson, Robin Wright Penn... **Production** Barry Mendel, Sam Mercer, M. Night Shyamalan. **Distribution** Buena Vista (2000, USA). **Site internet** www.incassable-lefilm.com. **Durée** 1 h 46. **En salles** depuis le 31 décembre.

Suzie (Christina Ricci) et Cesar, le cavalier tsigane (Johnny Depp)



La petite fille au bout du chemin

« The Man Who Cried » de Sally Potter

Sally Potter lorgne du côté de l'opéra en racontant l'histoire, dans ce film sous-titré « Les larmes d'un homme », d'une jeune juive sur les chemins de l'exil d'avant la deuxième guerre mondiale. Un film délibérément naïf qui séduit par le brio de sa mise en scène, mais laisse sur sa faim.

Par Norbert Creutz

Il faut un certain aplomb pour oser servir aujourd'hui sous forme de mélodrame cette première moitié du XX^e siècle qui hante encore si vivement nos mémoires ! L'Anglaise Sally Potter – dont « Orlando » (1992) et « La leçon de tango » (« The Tango Lesson », 1997) ont prouvé qu'elle n'en est pas à un paradoxe près – n'a pas hésité. Comme l'indique le sous-titre français de son nouveau film, elle aura cherché à émouvoir bien plus qu'à faire réfléchir, espérant renouer avec une certaine naïveté du pur cinéma-spectacle. Tout en respectant ce choix (laissons à d'autres le soin de crier au tabou), on se permettra pourtant de rester un peu dubitatif devant le résultat.

De son scénario « original », la cinéaste a surtout tiré un magnifique album d'images. On y suit les aventures de la petite Fegele, fillette juive de Russie qui grandit en Angleterre sous le nom de Suzie après que son village a été détruit dans un pogrom. Une fois majeure, elle décide de partir à la recherche de son père en Amérique, mais doit d'abord gagner sa vie. Elle devient choriste et débarque à Paris peu avant la guerre, y devient l'amie d'une danseuse russe qui séduira un ténor italien, tandis qu'elle-même tombera amoureuse d'un beau cavalier tsigane...

Drôle d'endroit pour des retrouvailles Vagabond, cosmopolite, chamarré et débordant de musique, le film donne l'impression de contenir suffisamment de matière pour trois. Comme dans



Le fragilissime Elijah Price (Samuel L. Jackson)

«Orlando», Sally Potter fait au moins preuve d'un brio visuel et d'un plaisir de filmer communicatifs. Là où tant de ses collègues qui donnent dans la reconstitution historique cherchent à rentabiliser le moindre dollar investi, elle ne s'attarde jamais sur une belle image (et sous l'œil du chef opérateur Sacha Vierny, le vieux complice de Resnais et de Greenaway, Dieu sait qu'elles le sont toutes!), préférant enchaîner les séquences avec une générosité qui frise le gaspillage. Le même principe de plaisir se retrouve en partie chez les acteurs. Si Christina Ricci est attachante dans le rôle de la fille de cantor en quête de ses racines juives et Johnny Depp parfait en beau Gitan ténébreux (leur attraction est plus palpable ici que dans «Sleepy Hollow» de Tim Burton), Cate Blanchett et John Turturro leur volent la vedette grâce à des rôles de composition joyeusement outrés.

Au bout du bel album, après un naufrage qui lui permet de rejouer «Titanic» en cinq minutes, la cinéaste n'a significativement rien trouvé de mieux que des retrouvailles avec *daddy* à... Hollywood. On a beau savoir que nombreux sont ceux qui ont fait le grand saut du *shtetl*¹ à l'usine à rêves, on ne pourra s'empêcher de trouver un peu voyant ce nouvel appel du pied d'une supposée intellectuelle européenne. L'auto-promotion est décidément le seul sujet récurrent du cinéma de M^{me} Potter.

1. En yiddish, village juif.

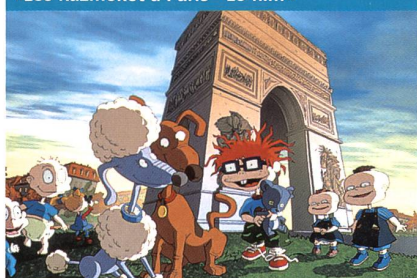
Réalisation, scénario Sally Potter. **Image** Sacha Vierny. **Musique** Osvaldo Golijov. **Montage** Hervé Schneid. **Décors** Carlos Conti. **Interprétation** Christina Ricci, Cate Blanchett, John Turturro, Johnny Depp, Harry Dean Stanton, Oleg Jankovski, Claudia Lander-Duke, Miriam Karlin... **Production** Working Title, Universal Pictures, StudioCanal; Christopher Sheppard. **Distribution** Frenetic Films. (2000, GB / France / USA). **Durée** 1 h 39. **Sortie** 7 février.

«La ville»

de Yousry Nasrallah

Délaissant tout au Caire, Ali monte à Paris pour devenir comédien. Il pense, très naïvement, arriver rapidement à ses fins, mais le racisme, la violence et l'errance lui révèlent une toute autre réalité. Contre-champ précieux aux clichés que l'on nous fourgue à longueur de temps sur le «thème» de l'immigration et de l'acculturation, «La ville» vaut la peine d'être habitée par notre regard... (db)
«El Medina». Avec Roshdy Zem, Bassem Samra... (1999, Egypte / France). **Durée** 1 h 30. En salles le 21 février.

«Les Razmoket à Paris - Le film»



A propos des critiques sur «Billy Elliot»

Par Frédéric Maire

Il est des films qui divisent la critique. «Billy Elliot» – l'histoire d'un enfant de la classe ouvrière qui, au grand dam de son père gréviste, choisit d'abandonner la boxe pour le ballet – est de ceux-là. Pour les uns, ce film est «un conte de Noël drapé derrière une prétention réaliste» (Le Monde), «du cinéma à l'état le plus pauvre, réduit à une simple fonction d'illustration» (FILM), une mise en scène usant «d'effets pompiers» (Les Cahiers du cinéma).

Pour les autres, ce «récit d'apprentissage assez irrésistible» (Le Temps) «ressuscite une histoire universelle (...). Il ne paraît ni lâche, ni fin, ni «néo», ni «post»; il est tout simplement un film authentique» (The Independent). Son sujet «est plus retors dans ses arrière-pensées que l'ordinaire du cinéma anglais. Sous la bluette se dessine la figure maudite d'un «social-traître» en culottes courtes.» (Libération). L'auteur de cette dernière remarque, Didier Péron, nous permet de comprendre en fait ce qui gêne de nombreux critiques à la vision de

«Billy Elliot». En apparence, en effet, le film use et abuse d'effets sentimentalistes, opposant par exemple les images de la danse et le dur quotidien des ouvriers. Le réalisateur Stephen Daldry et son scénariste Lee Hall, tous deux issus de la classe ouvrière, confrontent en fait cette réalité avec un «rêve» qui est aussi la révolte d'un enfant seul contre la fatalité de ses origines. Le monde du ballet est par essence (et qui plus est en Grande-Bretagne) réservé aux familles aisées et aristocratiques qui savent se comporter en société. Par son désir de devenir danseur, Billy Elliot est à la fois un traître à sa classe («pauvre tu es, pauvre tu resteras, mon fils!») et à son sexe («le ballet, c'est pour les fillettes ou les homosexuels!»). Puis, en parvenant malgré tout à entrer dans la prestigieuse Royal Ballet School, il se transforme d'un coup en héros de la classe ouvrière... Comme l'écrit Péron, une fois encore, ce film «donne une prime au mérite singulier face à la fatalité du groupe».

«Billy Elliot» de Stephen Daldry est toujours à l'affiche.

«Les Razmoket à Paris - Le film»

de Stig Bergqvist et Paul Demeyer

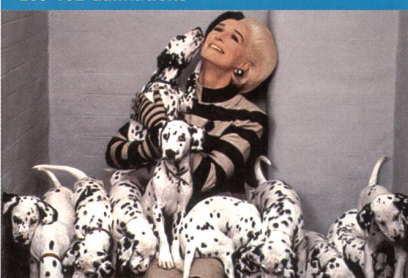
Charles-Edouard – deux ans et haut comme trois pommes – vit seul avec son papa. Heureusement, il a ses amis: Angelica (qui se prend pour Mama Corleone), Tommy (un an et une pomme), Jules (petit trognon de trois mois) et les jumeaux Alphonse et Sophie de la Tranche. Lorsque Jean-Robert Cornichon (le papa de Tommy) doit se rendre dans la capitale, tout ce petit monde débarque à Paris. Le voyage tourne hélas au vinaigre quand la méchante Coco la Bouche entre en scène... (ax)
«The Rugrats in Paris - The Movie». Avec les voix d'Anne Roumanoff, Stéphane Bern, Sylvie Jacob... (2000, USA). **Durée** 1 h 18. En salles le 14 février.

«La vérité si je mens! 2»

de Thomas Gilou

Après le succès du premier volet, Thomas Gilou en repasse une couche et livre «La vérité si je mens! 2». Hélas, le fameux quartier parisien du Sentier ne semble plus être ce qu'il était. C'est pourquoi Eddie, Dov et Yvan doivent se trouver un nouveau filon pour vivre. Bien sûr, ils vont se faire embarquer – malgré eux – dans une histoire louche; des tensions vont naître, des gouttes de sueur apparaître... Rassurez-vous, tout finira bien. (ax)
Avec Richard Anconina, José Garcia, Bruno Solo, Gad Elmaleh... (2001, France). **Durée** 1 h 45. En salles le 7 février.

«Les 102 dalmatiens»



«Les 102 dalmatiens»

de Kevin Lima

Transformée par un traitement pavlovien, Cruella DeVil adore les chiens et ne supporte plus les fourrures. Mais ses troubles obsessionnels ne tarderont pas à refaire surface. Cette suite inutile aux «101 dalmatiens» version *live* se voudrait drôle. Elle est surtout désuète, ridicule et ennuyeuse. Strictement réservé aux moins de dix ans. (rw)

«102 dalmatians». Avec Glenn Close, Gérard Depardieu, Alice Evans... (2000, USA). **Durée** 1 h 40. En salles le 31 janvier.

FILMPASSION

Dimanche 4 février
à 11 heures

«Yellow Submarine»

Le cours FILMPASSION a lieu au
Ciné Qua Non
Rue Mauborget 10, Lausanne

Prix du cours
Adultes Fr. 12.–
Enfants jusqu'à 16 ans Fr. 9.–
En vente à la caisse du cinéma

Renseignements et réservations
Ecole-club Migros, rue Neuve 3, 1003
Lausanne
Tel. 021 318 71 10

FILM
revue nationale de cinéma

www.ecole-club.ch
choisissez votre cours sur internet!

CINÉ QUÀ NON